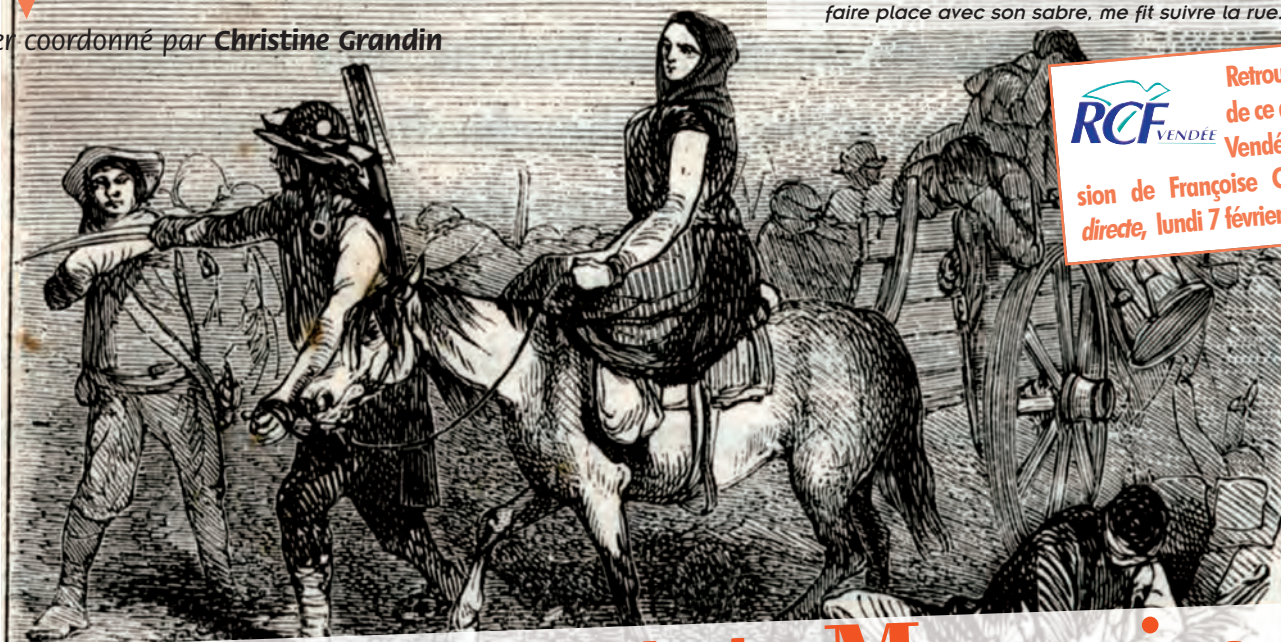


Dossier coordonné par **Christine Grandin***"Il prit mon cheval par la bride, et me faisant faire place avec son sabre, me fit suivre la rue."*

Retrouvez le thème de ce dossier sur RCF Vendée dans l'émission de Françoise Chevalier, *Prise directe*, lundi 7 février de 11 h à 12 h.

Les mémoires de la Marquise de La Rochejaquelein

(Grav. par A. Andrieux. In Mémoires de Madame La Marquise de La Rochejaquelein. E. Dentu éd. 1860)

Racines vous a fait découvrir dans son édition de janvier, l'importance de la publication intégrale des mémoires de la Marquise de La Rochejaquelein⁽¹⁾. Voici un florilège d'extraits, commentés par Alain Gérard, historien, concernant le contexte des faits racontés.

(1) Éditions du Centre vendéen de recherches historiques, 616 pages.

La vie à Versailles

"Ma vie a été un tissu d'événements si affreux et si extraordinaires, témoin et victime de l'immortelle guerre de la Vendée, qu'il me sera difficile d'en rapporter la triste suite. Je regrette de n'avoir pas le talent de peindre les faits héroïques que j'ai vus. C'est pour jeter des fleurs sur le tombeau de tant de généreux guerriers, que je me décide à écrire ces Mémoires qui ne verront jamais le jour, mais qui seront peut-être utiles à ceux qui voudront écrire une histoire impartiale de la Vendée. Je préviens que j'ai le seul avantage d'avoir une grande mémoire. J'en profiterai

pour n'oublier aucune anecdote. Beaucoup peut-être ne seront intéressantes que pour moi. Mais que m'importe, puisque j'écris pour moi seule et, si mes écrits peuvent servir à celui qui racontera les exploits des Vendéens, il retranchera les choses inutiles. D'ailleurs, la plupart de ces anecdotes tiennent à mon histoire, et je me plais à me les rappeler. Les vicissitudes de ma vie sont aussi cruelles qu'inouïes. Je n'ai que 26 ans. Il semble que j'ai déjà vécu plusieurs siècles, et la Révolution n'est pas finie...

Je suis née à Versailles le 25 octobre 1772 : ma grande mère, Mme la duchesse de Civrac, était l'amie et la dame d'honneur de Mme Victoire,

tante de Louis XVI et fille de Louis XV. Mon grand-père, après plusieurs ambassades et notamment celle de Vienne pour épouser au nom du dauphin l'infortunée Marie-Antoinette, était de retour à Versailles, chevalier d'honneur de Mme Victoire ; il était cordon bleu. Ils avaient quatre enfants : le duc de Lorge, dont la femme était dame d'honneur de Mme la comtesse d'Artois ; Mme la marquise de Lescure, qui était morte en couches de son fils unique six ans avant ma naissance ; Mme la marquise de Donnissan, ma mère, qui était dame d'atours de Mme Victoire – mon père était attaché à Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII, comme gentilhomme

d'honneur ; j'étais leur fille unique ; enfin Mme la comtesse de Chastellux, qui était dame de Mme Victoire, et son mari qui avait la survivance de la place de chevalier d'honneur. Je m'étends sur toutes ces circonstances, parce qu'elles forment un contraste plus frappant avec les positions où je me suis trouvée."

Commentaires d'Alain Gérard : *Fille de la haute aristocratie, élevée à la cour de Versailles en vue d'un riche mariage, Victoire de Donnissan, future Mme de Lescure, puis marquise de La Rochejaquelein, n'est en rien préparée à participer à un soulèvement populaire. Mais elle a un sens inné de l'observation et du récit.*

La Prise de Bressuire

« Ici je m'arrête pour raconter cette bataille qui sauva à cette époque la Vendée. Elle m'a été contée par plus de cent témoins et elle fut due tout entière à Henri⁽¹⁾. Je reprends l'histoire de celui-ci du jour de son départ de Clisson⁽²⁾. Il arriva chez sa tante après la marche la plus pénible et la plus dangereuse et y laissa M. de La Cassaigne. Il apprit là que l'armée était du côté de Cholet, de Chemillé. Les jeunes gens des environs de Châtillon s'y rendirent. Il y fut aussi et arriva pour être témoin de la perte d'une bataille qui fit reculer l'armée jusqu'auprès de Tiffauges, tout à fait dans l'intérieur du pays. MM. d'Elbée, de Bonchamps, Stofflet, etc. lui dirent qu'ils regardaient la révolte perdue, qu'il n'y avait en tout que deux livres de poudre dans l'armée, et qu'elle allait se dissoudre. (...) Henri crut tout perdu et ne croyait même pas qu'on pût rien faire, quand les paysans, apprenant qu'il venait d'arriver, vinrent le trouver et lui dirent que s'il voulait se mettre à leur tête cela ranimerait tout le pays et que dans la nuit on ferait un rassemblement de 8 à 10 000 hommes. Henri y consentit avec joie.

Le lendemain matin, il se trouva presque le nombre promis, des



La marquise enfant .

Coll particulière. (Photo : Alain Gérard).

paroisses des Aubiers, Nueil, Saint-Aubin, Les Échaubrognes, Yzernay, etc., etc., etc., mais tous armés de bâtons, de faux, de faucilles. Il n'y avait peut-être pas deux cents fusils, encore était-ce des fusils de chasse. Henri avait découvert chez un maçon soixante livres de poudre qu'il avait par hasard, ayant autrefois fait sauter des rochers à la mine pour bâtir, comme cela se pratique dans le pays. C'était un trésor, que ce peu de munitions, et il n'y en avait pas d'autres. Henri parut à la tête des paysans et leur dit : "Mes amis, si mon père était ici, il vous inspirerait plus de confiance, mais à peine vous me connaissez et je suis un enfant. J'espère que je vous prouverai, au moins par ma conduite, que je suis digne d'être à votre tête. Si je recule, tuez-moi. Si j'avance, suivez-moi. Si je meurs, vengez-moi !" Telles furent ses propres paroles. Les paysans lui répondirent par de grandes acclamations".

(1) Henri de La Rochejaquelein, frère du deuxième époux de la marquise.

(2) Château de Clisson, à Boismé, près de Bressuire, une des résidences de la famille Lescure.

Commentaires : *Ce soulèvement est complètement imprévu, non pré-*

paré. Avec des paysans sans armes, sans expérience, et en face d'eux, des troupes armées de fusils de guerre et de canons. On voit bien dans ce récit l'improvisation totale, mais aussi l'inconscience et l'enthousiasme, et enfin la chance, qui leur fait trouver un peu de poudre chez un maçon. Henri est un général de 20 ans, ce qui est inconcevable pour l'époque ! Il a un côté sacrificiel : il se donne, mais il demande aussi aux paysans de se donner. C'est pour cela qu'ensemble ils trouveront la force de résister à tout. Ils n'ont pas de haine, mais une détermination totale...

L'état d'esprit des paysans

« Revenons à quelques détails qui me sont particuliers. Et commençons par un qui, cependant, donnera quelques nouvelles notions sur l'esprit qui régnait dans la Vendée. Après les batailles que je viens de décrire, beaucoup de soldats se trouvant à Châtillon, revenant du combat de Coron, on mit en prison deux meuniers de Treize-Vents pour quelques fautes qu'ils avaient commises. (...) Les deux meuniers étaient deux bons soldats. Je ne sais qui les avait mis en prison. Mais une quarantaine de paysans de la même paroisse, qui se trouvaient aussi là, se consignérent tous prisonniers, disant qu'ils resteraient avec leurs camarades. Tous les soldats murmuraient hautement, sans cependant faire aucun rassemblement, prétendaient qu'on les traitait trop durement, etc., etc.

J'étais venue dîner à Châtillon. J'étais à faire une visite, quand le chevalier de Beauvillier vint me dire tout bas, de la part de M. de Lescure, ce qui se passait. Qu'il ne voulait pas avoir l'air de céder aux paysans, mais que comme le château de La Boulaye, où je demeurais depuis la guerre, était dans la paroisse de Treize-Vents, il fallait que je prisse ce prétexte pour venir lui demander grâce, qu'il m'attendait sur la place pour que cela se

passât publiquement. Effectivement, je sortis sur-le-champ. Je dis à beaucoup de soldats que je rencontrai, que j'allais trouver M. de Lescure pour lui demander grâce. Ils me suivirent en foule. Il eut l'air fort étonné de me voir arriver, et fit semblant de ne céder qu'à mes sollicitations réitérées. Alors je dis aux paysans de venir avec moi délivrer les prisonniers. Je trouvai tous les soldats de Treize-Vents avec eux. Je les fis tous sortir. Ils me dirent : "Madame, nous vous remercions bien. Vous avez fait de votre mieux, mais cela n'empêche pas qu'on a eu tort de mettre les deux meuniers en prison, et c'est fort mal." Chacun s'en alla tranquillement, mais cela donna matière à connaître l'esprit qui régnait parmi les soldats et le degré d'autorité qu'on pouvait prendre pour se faire obéir et en même temps ne pas les dégoûter."

Commentaires : Leur état d'esprit, c'est la liberté. Ces hommes du peuple étaient considérés et se considéraient comme des "ploucs" et ils se sont retrouvés des hommes libres et redressés, trouvant ainsi leur dignité d'homme. L'armée vendéenne, finalement, est bien plus "démocratique" que celle de la Révolution qui hérite des cadres et de l'organisation de l'Ancien Régime. Et il ne faut pas oublier que tous ces paysans ont toujours combattu de leur plein gré, volontairement, "d'amitié" comme ils disaient, pour les chefs qu'ils s'étaient donné.

La déroute du Mans

"D"ans le moment que l'on cria "Déroute !" je descendis et, prenant ma fille, je la cachai sans rien dire dans le lit de Mme Thoré, pensant qu'il était impossible de la sauver, et qu'elle, trouvant cette pauvre petite créature, en prendrait soin, qu'elle n'aurait pas la cruauté de l'abandonner. (...) Je descendis donc et on me mit sur mon cheval. On ouvrit la porte de la cour, et la première chose que je vis devant moi fut tous les drapeaux et M. Stofflet s'enfuyant. La place était comble de monde. Je ne saurais dire comment



"Ceux-ci (les Bleus) confondus du courage de ces paysans, qu'ils regardaient comme vaincus d'avance par leur ruse, sont culbutés et s'enfuient à Doué dans une déroute complète, abandonnant plusieurs canons."

Grav. par Andrieux. in Mémoires de Mme La Marquise de La Rochejaquelein. E. Dentu éd., 1860.

il se fit que je me trouvai seule le long du mur de notre maison, qui faisait le coin de la petite rue menant à Laval. Un espace de six pieds de large à peu près était le seul endroit où il n'y eût personne. J'étais morte de fatigue. L'inquiétude m'avait empêchée de rien prendre de la journée. Je ne savais où aller. On distinguait encore un peu les objets. Je voyais tout le monde se jeter dans la petite rue. Je voulais suivre, je n'avais pas la force de conduire mon cheval (...). En vain, je criais à quelques soldats, qui sautaient par-dessus, de les détacher et de s'en servir : ils avaient perdu la tête et ne m'écoutaient pas. Enfin, je vis un jeune homme à cheval près de moi. Il avait l'air très doux, je lui pris la main et lui dis : "Mon-sieur, ayez pitié d'une pauvre femme grosse⁽³⁾, qui ne peut mener son cheval." Il me serra la main, se mit à pleurer, en me disant : "Je suis une femme. Nous allons périr ensemble. Je ne puis vous être d'aucun secours. Je ne puis, non plus que vous-même, mener mon cheval." Nous restâmes donc là à nous désoler. Cependant, Bontemps, ce domestique de M. de

Lescure, si fidèle, ne voyant ma fille dans les bras de personne, la chercha par toute la maison, croyant que la peur l'avait faite oublier. Il la trouva, l'emporta et, étant au milieu du flot de la foule, il me reconnut de loin et, élevant ma fille en l'air, il me cria : "Je sauve l'enfant de mon maître." Je dis : "Ô mon Dieu, c'est votre volonté" et je les perdis de vue.

(3) Victoire de Lescure est alors enceinte.

Commentaires : La Marquise décrit ce qu'elle voit, ce qu'elle vit. Ses capacités à restituer le moindre détail sont incroyables. Elle n'a évidemment pris aucune note, mais son vécu est intact dans sa mémoire. C'est une aventure personnelle dans la guerre, mais qui a, dans son récit, une résonance universelle pour ceux qui ont vécu les mêmes drames.

Après l'amnistie, les passeports des aristocrates

"(. . .) À cette époque, les municipaux votaient encore chaque demande par assis et

levé, comme dans la Terreur. La séance était publique, il y avait beaucoup de monde. J'étais inconnue de figure, de nom, et vêtue en paysanne ou servante nantaise. Cela me rassurait un peu. Il passa avant moi plusieurs personnes, et des volontaires, etc. On les traitait très mal, on les tutoyait, et toute la mairie semblait de fort mauvaise humeur. Paraissent quatre religieuses : toutes les figures de ces messieurs deviennent douces et riantes, on leur accorde leurs demandes avec politesse. Cela me donna de l'assurance, et je dis à mon conducteur : "Il me paraît que l'ordre du jour est en faveur des gens suspects." Paraissent, après, des patriotes. Nouvelle humeur des municipaux. À la fin, on appelle Victoire Salgues. Je monte à la barre et présente mon papier. On le lit tout haut. Au mot d'amnistie, toute la municipalité se lève, et l'on assure madame de l'empressement qu'on aura à faire tout ce qui pourra lui plaire, trop heureux de lui faire oublier de trop longs chagrins. On me demande où est madame Marie Citran. Je réponds qu'elle est malade. On me dit, en me témoignant mille regrets, qu'il était indispensable qu'elle se donnât la peine de venir signer le registre. Enfin, après toutes sortes de compliments, je me retirai au milieu de cent révérences. C'est ainsi qu'on reçut la pauvre servante Victoire."

Commentaires : *Traquée pendant toute l'année 1794, elle a dû la vie à la solidarité du peuple et elle a perdu ses préjugés aristocratiques. Elle se présente habillée en servante mais forte de son indignation devant les héritiers des Terroristes. Et voilà que ceux-ci réalisent qu'elle est autre chose qu'une simple paysanne, même s'ils ne savent pas réellement qui elle est. On sent aussi chez eux une certaine culpabilité d'avoir persécuté tant de nobles, et une obséquiosité voilée, retransmise avec un humour pince-sans-rire par la Marquise.*



La Marquise en "grand-mère au tricot" : elle s'occupera activement des dossiers d'aide aux Vendéens, anciens combattants de la guerre de Vendée.

Coll. Particulière. (Photo : Alain Gérard).

Le retour

"Je revins en France au mois de mai⁽⁴⁾ ; toutes les choses avaient changé de face depuis le 18-Brumaire. Je retrouvai, contre toute attente, les biens que j'avais laissés en partant. Beaucoup avaient été vendus pendant la guerre de la Vendée ; mais ce qui me restait ne le fut pas pendant mon exil. En Poitou, la mémoire de M. de Lescure m'avait protégée ; des personnes que je ne connaissais pas, qui n'avaient pas les mêmes opinions que moi, mirent, par reconnaissance pour lui, à mon insu, une chaleur et un dévouement extrêmes pour me conserver les biens qu'il était ordonné de vendre. (...) Ma mère me pressait de me remarier. J'avais toujours pensé que je ne devais vivre que pour regretter ceux que j'avais perdus, et qu'après tant de malheurs, c'était là mon devoir ; j'avais souvent projeté de fonder quelque hospice et de consacrer ma

fortune et mes soins à secourir les pauvres blessés vendéens qui avaient combattu près de moi, et dont j'avais partagé la misère. Mais le monde réduit tels desseins à n'être que des rêves de l'imagination ; dans notre siècle, on les traite de folie et d'exaltation : je finis par écouter les conseils de ma mère. Cependant je regrettais de perdre un nom qui m'était si cher et si glorieux ; je ne voulais pas renoncer à tous les souvenirs de la Vendée, pour recommencer une nouvelle existence. Il y a des circonstances auxquelles la vie entière doit toujours se rattacher. Je ne pus songer à obéir à ma mère, que lorsque j'eus vu en Poitou M. Louis de La Rochejaquelein, frère de Henri. Il me sembla qu'en l'épousant c'était m'attacher encore plus à la Vendée, unir deux noms qui ne devaient point se séparer. J'épousai M. Louis de La Rochejaquelein le 1^{er} mars 1802."

(4) Victoire de Lescure sera obligée, par un décret concernant les anciens nobles restés en France pendant la guerre de Vendée, de s'exiler de longs mois en Espagne.

Commentaires : *Son amour de jeunesse fut toujours Louis de Lescure, son cousin. Même si, semble-t-il, l'homme qu'elle a le plus admiré est Henri de La Rochejaquelein. Comment prendre un deuxième mari dans ces conditions ? Sa mère, qui, sans doute, pense à sa descendance (les trois petites filles issus du mariage avec Louis de Lescure sont mortes en bas âge pendant la guerre) et à son patrimoine, la presse d'unir deux noms de légende. Victoire de Lescure, devenue l'épouse de Louis de La Rochejaquelein, jeune frère d'Henri, de cinq ans son cadet, aura neuf enfants de cette union, deviendra veuve 13 ans après ce mariage et vivra jusqu'en 1857. Elle nous laisse un manuscrit devenu le best-seller de la guerre de Vendée (41 éditions) mais dont personne n'avait jusque-là retranscrit intégralement la redoutable franchise.*